FRED VARGAS

■

L'ARMÉE FURIEUSE

Flammarion

L'ARMÉE FURIEUSE

■

« — Là-bas, quand quelqu'un dit "J'ai vu passer l'Armée furieuse", tout le monde sait très bien de quoi il retourne. Je vais mieux vous décrire l'Armée que voit Lina, et vous comprendrez que ses nuits ne soient pas douces. Et s'il y a une chose de sûre, commissaire, c'est que sa vie à Ordebec doit être très difficile.
— Que voit-elle ? demanda Zerk, cigarette pendant aux lèvres.
— Armel, cette vieille armée qui répand son fracas n'est pas intacte. Les chevaux et leurs cavaliers sont décharnés, et il leur manque des bras et des jambes. C'est une armée morte à moitié putréfiée, hurlante et féroce, qui ne trouve pas le ciel. Imagine cela. »

17-V Création Studio Flammarion
Photographie de couverture : d'après © Michel Rauch / Biosphoto.

Flammarion

L'Armée furieuse

DU MÊME AUTEUR

Les Jeux de l'amour et de la mort, Éditions du Masque, 1986.
Ceux qui vont mourir te saluent, Viviane Hamy, 1994 (écrit en 1987) ; J'ai lu, 2008.
Debout les morts, Viviane Hamy, 1995, prix Mystère de la critique 1996, Prix du polar de la ville du Mans 1995, International Golden Dagger 2006 (Angleterre) ; J'ai lu, 2005.
L'Homme aux cercles bleus, Viviane Hamy, 1996 (écrit en 1990), Prix du Festival de Saint-Nazaire 1992, International Golden Dagger 2009 (Angleterre) ; J'ai lu, 2008.
Un peu plus loin sur la droite, Viviane Hamy, 1996 ; J'ai lu, 2006.
Sans feu ni lieu, Viviane Hamy, 1997 ; J'ai lu, 2008.
L'Homme à l'envers, Viviane Hamy, 1999, Grand Prix du roman noir de Cognac 2000, prix Mystère de la critique 2000 ; J'ai lu, 2008.
Les Quatre Fleuves (illustrations Edmond Baudoin), Viviane Hamy, 2000, prix Alph'Art du meilleur scénario, Angoulême 2001.
Pars vite et reviens tard, Viviane Hamy, 2001, Prix des libraires 2002, Prix des lectrices ELLE 2002, Prix du meilleur polar francophone 2002, Deutscher Krimipreis 2004 (Allemagne) ; J'ai lu, 2005.
Coule la Seine (illustrations Edmond Baudoin), Viviane Hamy, 2002 ; J'ai lu, 2008.
Sous les vents de Neptune, Viviane Hamy, 2004, International Golden Dagger 2007 (Angleterre) ; J'ai lu, 2008.
Petit Traité de toutes vérités sur l'existence, Viviane Hamy, 2001 ; Librio, 2013.
Critique de l'anxiété pure, Viviane Hamy, 2003 ; Librio, 2013.
Dans les bois éternels, Viviane Hamy, 2006 ; J'ai lu, 2009.
Un lieu incertain, Viviane Hamy, 2008 ; Flammarion, 2018 ; J'ai lu, 2010.
L'Armée furieuse, Viviane Hamy, 2011 ; Flammarion, 2018 ; J'ai lu, 2013, International Golden Dagger 2013 (Angleterre).
Le Marchand d'éponges (illustrations Edmond Baudoin), Librio, 2013.
Salut et liberté, Librio, 2013.
Temps glaciaires, Flammarion, 2015 ; J'ai lu, 2016.
Quand sort la recluse, Flammarion, 2017 ; J'ai lu, 2018.

Europäischer Krimipreis de la ville d'Unna pour l'ensemble de son œuvre, 2012 (Allemagne).

Fred Vargas

L'Armée furieuse

Flammarion

© Fred Vargas et Flammarion, 2018.
ISBN : 978-2-0814-3408-0

I

Il y avait des petites miettes de pain qui couraient de la cuisine à la chambre, jusque sur les draps propres où reposait la vieille femme, morte et bouche ouverte. Le commissaire Adamsberg les considérait en silence, allant et venant d'un pas lent le long des débris, se demandant quel Petit Poucet, ou quel Ogre en l'occurrence, les avait perdues là. L'appartement était un sombre et petit rez-de-chaussée de trois pièces, dans le 18e arrondissement de Paris.

Dans la chambre, la vieille femme allongée. Dans la salle à manger, le mari. Il attendait sans impatience et sans émotion, regardant seulement son journal avec envie, plié à la page des mots croisés, qu'il n'osait pas poursuivre tant que les flics étaient sur place. Il avait raconté sa courte histoire : lui et sa femme s'étaient rencontrés dans une compagnie d'assurances, elle était secrétaire et lui comptable, ils s'étaient mariés avec allégresse sans savoir que cela devait durer cinquante-neuf ans. Puis la femme était morte durant la nuit. D'un arrêt cardiaque, avait précisé le commissaire du 18e arrondissement au téléphone. Cloué au lit, il avait appelé

Adamsberg pour le remplacer. Rends-moi ce service, tu en as pour une petite heure, une routine du matin.

Une fois de plus, Adamsberg longea les miettes. L'appartement était impeccablement tenu, les fauteuils couverts d'appuie-tête, les surfaces en plastique astiquées, les vitres sans trace, la vaisselle faite. Il remonta jusqu'à la boîte à pain, qui contenait une demi-baguette et, dans un torchon propre, un gros quignon vidé de sa mie. Il revint près du mari, tira une chaise pour s'approcher de son fauteuil.

— Pas de bonnes nouvelles ce matin, dit le vieux en détachant les yeux de son journal. Avec cette chaleur aussi, ça fait bouillir les caractères. Mais ici, en rez-de-chaussée, on peut garder le frais. C'est pour ça que je laisse les volets fermés. Et il faut boire, c'est ce qu'ils disent.

— Vous ne vous êtes rendu compte de rien ?

— Elle était normale quand je me suis couché. Je la vérifiais toujours, comme elle était cardiaque. C'est ce matin que j'ai vu qu'elle avait passé.

— Il y a des miettes de pain dans son lit.

— Elle aimait ça. Grignoter couchée. Un petit bout de pain ou une biscotte avant de dormir.

— J'aurais plutôt imaginé qu'elle nettoyait toutes les miettes après.

— Pas de doute là-dessus. Elle briquait du soir au matin comme si c'était sa raison de vivre. Au début, c'était pas bien grave. Mais avec les années, c'est devenu une obnubilation. Elle aurait sali pour pouvoir laver. Vous auriez dû voir ça. En même temps, cette pauvre femme, ça l'occupait.

— Mais le pain ? Elle n'a pas nettoyé hier soir ?

— Forcément non, parce que c'est moi qui lui ai apporté. Trop faible pour se lever. Elle m'a bien ordonné d'ôter les miettes, mais à moi, ça m'est drôlement égal. Elle l'aurait fait le lendemain. Elle retournait les draps tous les jours. À quoi ça sert, on ne sait pas.

— Donc vous lui avez apporté du pain au lit, et puis vous l'avez remis dans la boîte.

— Non, je l'ai flanqué à la poubelle. Il était trop dur ce pain, elle n'arrivait pas à le manger. Je lui ai apporté une biscotte.

— Il n'est pas dans la poubelle, il est dans la boîte à pain.

— Oui, je sais.

— Et il n'y a plus de mie à l'intérieur. Elle a mangé toute la mie ?

— Bon sang non, commissaire. Pourquoi elle se serait bourrée de mie ? De mie rassie ? Vous êtes bien commissaire ?

— Oui. Jean-Baptiste Adamsberg, Brigade criminelle.

— Pourquoi c'est pas la police du quartier ?

— Le commissaire est couché avec une grippe d'été. Et son équipe est indisponible.

— Tous grippés ?

— Non, il y a eu une bagarre cette nuit. Deux morts et quatre blessés. À cause d'un scooter volé.

— Misère. Avec cette chaleur aussi, ça bout dans les têtes. Moi, c'est Tuilot Julien, comptable retraité de la compagnie ALLB.

— Oui, j'ai noté cela.

— Elle m'a toujours reproché de m'appeler Tuilot, tandis que son nom de jeune fille, Kosquer, était plus joli. C'est pas faux d'ailleurs. Je pensais que vous étiez

commissaire, à questionner comme ça sur les miettes de pain. Le collègue du quartier, il n'est pas comme ça.

— Vous trouvez que je m'occupe trop des miettes ?

— Vous faites bien comme vous voulez, allez. C'est pour votre rapport, il faut bien écrire quelque chose dans le rapport. Je comprends ça, je n'ai fait que ça dans ma vie à l'ALLB, des comptes et des rapports. Si encore ç'avait été des rapports honnêtes. Pensez donc. Le patron avait sa devise, comme il disait tout le temps : une assurance ne doit pas payer même si elle doit payer. Cinquante ans de triche comme ça, ça vous arrange pas le ciboulot. Je disais à ma femme, si tu pouvais laver ma tête au lieu des rideaux, ce serait autrement plus utile.

Tuilot Julien eut un petit rire, ponctuant son trait d'esprit.

— C'est juste que je ne comprends pas cette histoire de quignon.

— Pour comprendre, faut être logique, commissaire, logique et rusé. Moi, Tuilot Julien, je le suis, j'ai gagné seize championnats de mots croisés force maximale en trente-deux ans. En moyenne un tous les deux ans, juste avec ma cervelle. Logique et rusé. Ça rapporte de l'argent aussi, à ces niveaux. Ça, dit-il en désignant le journal, c'est de la blague pour les gamins de maternelle. Seulement, faut tailler souvent ses crayons, et ça fait des pelures. Qu'est-ce qu'elle m'en a fait voir avec ces pelures. Qu'est-ce qui vous embête à propos de ce pain ?

— Il n'est pas dans la poubelle, je ne le trouve pas tellement rassis, je ne comprends pas pourquoi il n'y a plus de mie.

— Mystère domestique, dit Tuilot qui paraissait s'amuser. C'est que j'ai deux petits locataires ici, Toni

et Marie, une bonne petite paire, chaleureux comme tout, et qui s'aiment d'un amour vrai. Mais qui ne sont pas du goût de ma femme, je vous prie de croire. On ne dit pas de mal des morts mais elle a tout essayé pour me les tuer. Et moi ça fait trois ans que je déjoue tous ses tours ! Logique et rusé, c'est le secret. Ce n'est pas toi, ma pauvre Lucette, qui vas mater un champion de mots croisés, je lui disais. Moi et ces deux-là, on fait le trio, ils savent qu'ils peuvent compter sur moi et moi sur eux. Une petite visite tous les soirs. Comme ils sont malins, et très délicats, ils ne viennent jamais avant que la Lucette soit au lit. Ils savent bien que je les attends, allez. C'est toujours Toni qui arrive le premier, il est plus gros, plus fort.

— Et ce sont eux qui ont mangé la mie ? Alors que le pain était dans la poubelle ?

— Ils adorent ça.

Adamsberg jeta un œil aux mots croisés, qui ne lui parurent pas si simples que cela, puis repoussa le journal.

— Eux qui, monsieur Tuilot ?

— Je n'aime pas en parler, les gens désapprouvent. Ils sont fermés, les gens.

— Des animaux ? Des chiens, des chats ?

— Des rats. Toni est plus brun que Marie. Ils s'aiment tellement que, souvent, en plein milieu de leur repas, ils s'arrêtent pour frotter la tête de l'autre avec leurs pattes. Si les gens n'étaient pas si bouchés, ils verraient des spectacles comme ça. Marie, c'est la plus vive. Après son repas, elle monte sur mon épaule, elle passe ses griffes dans mes cheveux. Elle me coiffe, pour ainsi dire. C'est sa manière de remercier. Ou de m'aimer ? Qu'est-ce qu'on en sait ? Ça réconforte, allez. Et puis

après qu'on s'est dit des tas de choses gentilles, on se quitte jusqu'au lendemain soir. Ils regagnent la cave par le trou derrière la descente d'eau. Un jour, Lucette a tout cimenté. Pauvre Lucette. Elle ne sait pas faire du ciment.

— Je comprends, dit Adamsberg.

Le vieux lui rappelait Félix, qui taillait des vignes à huit cent quatre-vingts kilomètres de là. Il avait apprivoisé une couleuvre avec du lait. Un jour, un type avait tué sa couleuvre. Alors Félix avait tué le type. Adamsberg retourna à la chambre où le lieutenant Justin veillait la morte en attendant le médecin traitant.

— Regarde dans sa bouche, dit-il. Regarde si tu vois des résidus blancs, comme de la mie de pain.

— Je n'ai pas très envie de faire ça.

— Mais fais-le quand même. Je pense que le vieux l'a asphyxiée en la bourrant de mie de pain. Ensuite, il l'a ôtée, et jetée quelque part.

— La mie qui était dans le quignon ?

— Oui.

Adamsberg ouvrit la fenêtre et les volets de la chambre. Il examina la petite courette, jonchée de plumes d'oiseau, à moitié transformée en débarras. Au centre, une grille couvrait la bouche d'évacuation des eaux. Elle était encore mouillée, alors qu'il n'avait pas plu.

— Tu iras soulever la grille. Je pense qu'il a jeté la mie là-dedans et vidé un seau d'eau par-dessus.

— C'est idiot, murmura Justin en dirigeant sa lampe électrique dans la bouche de la vieille femme. S'il a fait ça, pourquoi n'a-t-il pas jeté le quignon vide ? Et nettoyé les miettes ?

— Pour jeter le quignon, il aurait fallu qu'il aille jusqu'aux poubelles, donc qu'il se montre sur le trottoir à la nuit. Il y a une terrasse de café juste à côté, et sûrement pas mal de monde quand les nuits sont chaudes. On l'aurait vu. Il a imaginé une très bonne explication pour le quignon et les miettes. Si originale qu'elle en devient vraisemblable. C'est un champion de mots croisés, il a sa manière de relier ses idées.

Adamsberg, à la fois désolé et un peu admiratif, revint auprès de Tuilot.

— Quand Marie et Toni sont arrivés, vous avez ressorti le pain de la poubelle ?

— Mais non, ils connaissent le truc et ils aiment ça. Toni s'assied sur la pédale de la poubelle, le couvercle se soulève, et Marie en sort tout ce qui les intéresse. Fortiches, hein ? Rusés, il n'y a pas à dire.

— Donc Marie a sorti le pain. Et puis tous les deux, ils ont mangé la mie ? Tout en s'aimant ?

— C'est cela.

— Toute la mie ?

— Ce sont des gros rats, commissaire, ils sont voraces.

— Et les miettes ? Pourquoi ils n'ont pas mangé les miettes ?

— Commissaire, on s'occupe de Lucette ou des rats ?

— Je ne comprends pas pourquoi vous avez rangé le pain dans le torchon après que les rats l'ont creusé. Alors qu'avant, vous l'aviez mis à la poubelle.

Le vieux posa quelques lettres sur ses mots croisés.

— Vous n'êtes sûrement pas bien fort aux mots croisés, commissaire. Si j'avais jeté le quignon vide à la

poubelle, vous pensez bien que Lucette aurait compris que Toni et Marie étaient passés.

— Vous pouviez aller le jeter dehors.

— La porte grince comme un porc qu'on égorge. Vous n'avez pas remarqué ?

— Si.

— Alors je l'ai tout bonnement enroulé dans le torchon. Ça m'évite une scène le matin. Parce que des scènes, c'est tous les jours à n'en plus finir. Bon sang, ça fait cinquante ans qu'elle maugrée en passant son chiffon partout, sous mon verre, sous mes pieds, sous mon cul. À croire que j'ai plus le droit de marcher ni de m'asseoir. Si vous viviez ça, vous aussi vous auriez caché le quignon.

— Elle ne l'aurait pas vu dans la boîte ?

— Mais non. Le matin, elle prend des biscottes aux raisins secs. Elle doit le faire exprès parce que ces biscottes, ça projette des milliers de miettes. Si bien que ça l'occupe pendant deux heures après. Vous voyez la logique ?

Justin entra dans la pièce, adressa un bref signe affirmatif à Adamsberg.

— Mais hier, dit Adamsberg avec un peu d'abattement, ça ne s'est pas passé comme ça. Vous avez ôté la mie, deux grosses poignées compactes, et vous l'avez enfoncée dans sa bouche. Quand elle n'a plus respiré, vous avez sorti toute cette mie et vous l'avez jetée dans la bouche d'évacuation de la courette. Ça m'épate que vous ayez choisi ce moyen pour la tuer. Je n'ai jamais vu personne étouffer quelqu'un à la mie de pain.

— C'est inventif, confirma tranquillement Tuilot.

— Vous vous doutez bien, monsieur Tuilot, qu'on retrouvera la salive de votre femme sur la mie de pain. Et comme vous êtes logique, rusé, on retrouvera aussi les traces des dents des rats sur le quignon. Vous les avez laissés finir la mie pour accréditer votre histoire.

— Ils adorent se fourrer dans un quignon de pain, c'est un plaisir de les voir. On a passé une bonne soirée hier, oui vraiment. J'ai même bu deux verres pendant que Marie me griffait la tête. Puis j'ai lavé et rangé mon verre, pour éviter la réprimande. Alors qu'elle était déjà morte.

— Alors que vous veniez de la tuer.

— Oui, dit l'homme dans un soupir négligent, emplissant quelques cases des mots croisés. Le médecin était passé la visiter la veille, il m'a assuré qu'elle tiendrait encore des mois. Ça voulait dire encore des dizaines de mardis avec des friands gras, des centaines de récriminations, des milliers de petits coups de chiffon. À quatre-vingt-six ans, on a le droit de commencer à vivre. Il y a des soirs comme ça. Des soirs où un homme se lève et agit.

Et Tuilot se leva, ouvrit les volets de la salle à manger, laissant entrer la chaleur excessive et tenace de ce début de mois d'août.

— Elle ne voulait pas ouvrir les fenêtres non plus. Mais je ne dirai pas tout cela, commissaire. Je dirai que je l'ai tuée pour lui épargner les souffrances. Avec de la mie de pain parce qu'elle aimait ça, comme une dernière petite gâterie. J'ai tout prévu là-dedans, moi, dit-il en se cognant le front. Il n'y aura pas de preuve que je ne l'ai pas fait par charité. Hein ? Par charité ? Je serai acquitté et, deux mois plus tard, je serai revenu

ici, je poserai mon verre directement sur la table, sans sortir de napperon, et on sera bien là tous les trois, Toni, Marie et moi.

— Oui je le crois, dit Adamsberg en se levant doucement. Mais si cela se trouve, monsieur Tuilot, vous n'oserez pas poser votre cul de verre sur la table. Et peut-être que vous sortirez ce napperon. Et puis vous nettoierez les miettes.

— Et pourquoi je ferais ça ?

Adamsberg haussa les épaules.

— C'est seulement ce que j'ai vu. C'est souvent comme ça que ça se passe.

— Vous en faites pas pour moi, allez. Je suis rusé, moi.

— C'est vrai, monsieur Tuilot.

Dehors, la chaleur faisait marcher les gens à l'ombre, rasant les immeubles bouche ouverte. Adamsberg décida d'emprunter les trottoirs exposés au soleil, et vides, et de se laisser couler à pied vers le sud. Une longue marche pour se défaire du visage réjoui – et en effet rusé – du champion de mots croisés. Qui, peut-être, un mardi prochain, s'achèterait un friand gras pour dîner.

II

Il arriva à la Brigade une heure et demie plus tard, son tee-shirt noir trempé de sueur et ses pensées remises en place. Il était rare qu'une bonne ou mauvaise impression hante l'esprit d'Adamsberg très longtemps. À se demander s'il en avait un, d'esprit, avait souvent dit sa mère. Il dicta son rapport à l'intention du commissaire grippé, passa prendre les messages à l'accueil. Le brigadier Gardon, qui tenait le standard, penchait sa tête pour capter le souffle d'un petit ventilateur posé au sol. Il laissait voleter ses cheveux fins dans le courant d'air frais, comme s'il était installé sous le casque d'un salon de coiffure.

— Le lieutenant Veyrenc vous attend au café, commissaire, dit-il sans se redresser.

— Au café ou à la Brasserie ?

— Au café, au Cornet à dés.

— Veyrenc n'est plus lieutenant, Gardon. C'est seulement ce soir qu'on saura s'il raccroche les gants.

Adamsberg considéra un court moment le brigadier, se demandant si Gardon, lui, avait un esprit, et si oui, ce qu'il pouvait bien mettre dedans.

Il s'installa à la table de Veyrenc et les deux hommes se saluèrent d'un sourire clair et d'une longue poignée de main. Le souvenir de l'apparition de Veyrenc en Serbie[1] faisait encore passer, parfois, un court frisson dans le dos d'Adamsberg. Il commanda une salade et, tout en mangeant lentement, il fit un assez long récit sur Mme Tuilot Lucette, M. Tuilot Julien, Toni, Marie, leur amour, le quignon, la pédale de la poubelle, les volets fermés, le friand gras du mardi. De temps à autre, il jetait un regard à travers la vitre du café, que Tuilot Lucette aurait nettoyée autrement mieux.

Veyrenc commanda deux cafés au patron, un gros homme dont l'humeur sans cesse grondante s'aggravait avec la chaleur. Sa femme, une petite Corse muette, passait comme une fée noire en portant les plats.

— Un jour, dit Adamsberg en la désignant d'un signe, elle l'étouffera avec deux grosses poignées de mie de pain.

— Très possible, acquiesça Veyrenc.

— Elle attend toujours sur le trottoir, dit Adamsberg en jetant un nouveau coup d'œil au-dehors. Elle attend depuis presque une heure sous ce soleil de plomb. Elle ne sait pas quoi faire, pas quoi décider.

Veyrenc suivit le regard d'Adamsberg, examinant une petite femme maigre proprement vêtue d'une blouse à fleurs, de celles qu'on ne peut pas trouver dans les magasins de Paris.

— Tu ne peux pas être sûr qu'elle est là pour toi. Elle n'est pas en face de la Brigade, elle va et vient à dix mètres de là. Elle a un rendez-vous manqué.

---

1. Voir, du même auteur, *Un lieu incertain*.

— C'est pour moi, Louis, ça ne fait pas de doute. Qui donnerait un rendez-vous dans cette rue ? Elle a peur. C'est cela qui me tracasse.

— C'est parce qu'elle n'est pas de Paris.

— C'est peut-être même la première fois qu'elle y vient. C'est donc qu'elle a un sérieux problème. Ce qui ne résout pas le tien, Veyrenc. Tu réfléchis depuis des mois les pieds dans ta rivière, et tu n'as rien décidé.

— Tu pourrais reporter le délai.

— Je l'ai déjà fait.

— C'est ce soir à 6 heures que tu dois avoir signé, ou pas signé. Que tu redeviens flic, ou non. Il te reste quatre heures et demie, ajouta nonchalamment Adamsberg en consultant sa montre, et plus exactement les deux montres qu'il portait au poignet, sans qu'on sache exactement pourquoi.

— J'ai encore tout le temps, dit Veyrenc en tournant son café.

Le commissaire Adamsberg et l'ex-lieutenant Louis Veyrenc de Bilhc, issus de deux villages voisins des Pyrénées, avaient en commun une sorte de tranquillité détachée, assez déroutante. Elle pouvait présenter chez Adamsberg tous les signes d'une inattention et d'une indifférence choquantes. Chez Veyrenc, ce détachement générait des éloignements inexpliqués, une obstination opiniâtre, parfois massive et silencieuse, éventuellement ponctuée de colères. « C'est la vieille montagne qui a fait cela », disait Adamsberg sans chercher d'autre justification. La vieille montagne ne peut pas cracher des graminées amusantes et folâtres comme le font les herbes mouvantes des grandes prairies.

— On sort, dit Adamsberg en payant soudain leur déjeuner, la petite femme va s'en aller. Regarde, elle se décourage, l'hésitation la gagne.

— Moi aussi j'hésite, dit Veyrenc en avalant son café d'un trait. Mais moi, tu ne m'aides pas.

— Non.

— Très bien. *Ainsi va l'hésitant, de méandres en détours, / Seul et sans qu'une main vienne porter secours.*

— On connaît toujours sa décision bien avant de la prendre. Depuis le tout début en fait. C'est pour cela que les conseils ne servent à rien. Sauf à te répéter que tes versifications irritent le commandant Danglard. Il n'aime pas qu'on massacre l'art poétique.

Adamsberg salua le patron d'un geste sobre. Inutile de parler, le gros homme n'aimait pas cela, ou plus précisément, il n'aimait pas être sympathique. Il était à l'image de son établissement, dégarni, ostensiblement populaire et presque hostile à la clientèle. La lutte était âpre entre ce fier petit bistrot et l'opulente brasserie qui lui faisait face. Plus la Brasserie des Philosophes accentuait son allure de vieille bourgeoise riche et guindée, plus Le Cornet à dés appauvrissait son apparence, tous deux lancés dans une lutte sociale sans merci. « Un jour, marmonnait le commandant Danglard, il y aura un mort. » Sans compter la petite Corse qui bourrerait la gorge de son mari avec de la mie de pain.

En sortant du café, Adamsberg souffla au contact de l'air brûlant et s'approcha avec précaution de la petite femme, toujours postée à quelques pas de la Brigade. Il y avait un pigeon posé devant la porte du bâtiment, et il pensa que s'il faisait décoller l'oiseau en passant,

la femme s'envolerait avec lui, par mimétisme. Comme si elle était légère, volatile, capable de disparaître comme une paille au vent. De près, il estima qu'elle avait quelque soixante-cinq ans. Elle avait pris soin d'aller chez le coiffeur avant de monter à la capitale, des boucles jaunes résistaient dans ses cheveux gris. Quand Adamsberg parla, le pigeon ne bougea pas, et la femme tourna vers lui un visage apeuré. Adamsberg s'exprima lentement, demandant si elle avait besoin d'aide.

— Je vous remercie, non, répondit la femme en détournant le regard.

— Vous ne vouliez pas entrer là-dedans ? dit Adamsberg en désignant le vieux bâtiment de la Brigade criminelle. Pour parler à un policier ou quelque chose ? Parce que dans cette rue, à part eux, il n'y a pas grand-chose d'autre à faire.

— Mais si les policiers ne vous écoutent pas, ça ne sert à rien d'y aller, dit-elle en reculant de quelques pas. Ils ne vous croient pas, vous savez, les policiers.

— Car c'est bien là que vous alliez ? À la Brigade ?

La femme abaissa ses sourcils presque transparents.

— C'est la première fois que vous venez à Paris ?

— Mon Dieu oui. Il faut que je rentre ce soir, ils ne doivent pas s'apercevoir.

— Vous êtes venue voir un policier ?

— Oui. Enfin peut-être.

— Je suis policier. Je travaille là-dedans.

La femme jeta un regard à la tenue négligée d'Adamsberg et parut déçue ou sceptique.

— Vous devez bien les connaître alors ?

— Oui.

— Tous ?

— Oui.

La femme ouvrit son gros sac brun, râpé sur les flancs, et en sortit un papier qu'elle déplia avec soin.

— Monsieur le commissaire Adamsberg, lut-elle avec application. Vous le connaissez ?

— Oui. Vous venez de loin pour le voir ?

— D'Ordebec, dit-elle comme si cet aveu personnel lui coûtait.

— Je ne vois pas.

— C'est près de Lisieux, disons.

Normandie, se dit Adamsberg, ce qui pouvait expliquer sa réticence à parler. Il avait connu quelques Normands, des « taiseux » qu'il avait mis des jours à apprivoiser. Comme si lâcher quelques mots revenait à donner un louis d'or, pas forcément mérité. Adamsberg se mit à marcher, encourageant la femme à l'accompagner.

— Il y a des policiers à Lisieux, dit-il. Et même peut-être à Ordebec. Il y a des gendarmes chez vous, non ?

— Ils ne m'écouteraient pas. Mais le vicaire de Lisieux, qui connaît le curé de Mesnil-Beauchamp, a dit que le commissaire d'ici peut m'écouter. Le voyage a coûté cher.

— Il s'agit de quelque chose de grave ?

— Oui, bien sûr c'est grave.

— D'un meurtre ? insista Adamsberg.

— Peut-être oui. Enfin, non. Ce sont des gens qui vont mourir. Je dois bien prévenir la police, non ?

— Des gens qui vont mourir ? Ils ont reçu des menaces ?

Cet homme la rassurait un peu. Paris l'affolait, et sa décision encore plus. Partir en douce, mentir aux

enfants. Et si le train ne la ramenait pas à la bonne heure ? Et si elle manquait le car ? Ce policier parlait doucement, un peu comme s'il chantait. Sûrement pas quelqu'un de chez eux. Non, plutôt un petit homme du Sud, avec la peau mate et les traits creusés. À lui, elle aurait bien raconté son histoire, mais le vicaire avait été très clair là-dessus. Ce devait être au commissaire Adamsberg et à personne d'autre. Et le vicaire n'était pas n'importe qui, il était cousin de l'ancien procureur de Rouen, qui s'y connaissait beaucoup en policiers. Il ne lui avait donné le nom d'Adamsberg qu'à contrecœur, lui déconseillant de parler, et certain qu'elle ne ferait pas le voyage. Mais elle ne pouvait pas rester terrée alors que les *événements* se déroulaient. S'il arrivait quelque chose aux enfants.

— Je ne peux parler qu'à ce commissaire.

— Je suis le commissaire.

La petite femme sembla sur le point de se rebeller, si chétive fût-elle.

— Alors pourquoi vous ne l'avez pas dit tout de suite ?

— Mais je ne sais pas non plus qui vous êtes.

— Ça ne servirait pas. On dit son nom et ensuite, tout le monde le répète.

— Et qu'est-ce que ça peut faire ?

— Des ennuis. Personne doit savoir.

Une faiseuse d'embrouilles, songea Adamsberg. Qui finirait peut-être un jour ou l'autre avec deux grosses boules de mie de pain dans la gorge. Mais une faiseuse d'embrouilles terrifiée par un fait précis, et cela continuait à le préoccuper. *Des gens qui vont mourir.*

Ils étaient revenus sur leurs pas, retournant vers la Brigade.

— J'ai simplement voulu vous aider. Je vous regardais depuis un moment.

— Et l'homme là-bas ? Il est avec vous ? Il me regardait aussi ?

— Quel homme ?

— Là-bas, avec les cheveux anormaux, avec des mèches orange, il est avec vous ?

Adamsberg leva les yeux et repéra Veyrenc à vingt mètres, adossé au chambranle de la grande porte. Il n'était pas entré dans le bâtiment, il attendait près du pigeon, qui n'avait pas bougé non plus.

— Lui, dit Adamsberg, il a été blessé à coups de couteau quand il était petit. Et sur les cicatrices, les cheveux ont repoussé comme ça, roux. Je ne vous conseille pas d'y faire allusion.

— Je ne pensais pas à mal, je ne sais pas bien parler. Je ne parle presque jamais à Ordebec.

— Ce n'est pas grave.

— Mais mes enfants parlent beaucoup.

— D'accord.

Mais qu'est-ce qu'il a ce pigeon, bon sang ? dit Adamsberg à voix basse. Pourquoi il ne vole pas ?

Lassé par l'indécision de la petite femme, le commissaire l'abandonna pour se diriger vers l'oiseau immobile tandis que Veyrenc le croisait de son pas lourd. Très bien, qu'il s'occupe d'elle, si tant est que cela en vaille la peine. Il s'en débrouillerait très bien. Le visage compact de Veyrenc était convaincant, persuasif, et puissamment aidé par un sourire rare qui relevait joliment

la moitié de sa lèvre. Un avantage net qu'Adamsberg avait en un temps détesté[1], et qui les avait placés dans un face-à-face destructeur. Chacun achevait à présent d'en effacer les quelques débris résiduels. Tandis qu'il soulevait le pigeon figé dans le creux de ses mains, Veyrenc revenait vers lui sans hâte, suivi de la petite femme transparente qui respirait un peu vite. Au fond, elle se faisait si insignifiante qu'Adamsberg ne l'aurait peut-être pas repérée sans la robe à fleurs qui dessinait son contour. Peut-être que, sans la robe, on ne la voyait plus.

— Un enfant de salaud lui a attaché les pattes, dit-il à Veyrenc en examinant l'oiseau sale.

— Vous vous occupez aussi des pigeons ? demanda la femme sans ironie. J'ai vu toute une quantité de pigeons ici, ça ne fait pas propre.

— Mais celui-ci, coupa Adamsberg, ce n'est pas toute une quantité, c'est un pigeon tout court, un pigeon tout seul. Ça fait la différence.

— Bien sûr, dit la femme.

Compréhensive, et finalement, passive. Peut-être qu'il s'était trompé et qu'elle ne finirait pas avec de la mie de pain dans la gorge. Peut-être qu'elle n'était pas une faiseuse d'embrouilles. Peut-être qu'elle avait bel et bien des ennuis.

— C'est que vous aimez les pigeons ? demanda la femme.

Adamsberg leva vers elle ses yeux vagues.

— Non, dit-il. Mais je n'aime pas les enfants de salauds qui leur attachent les pattes.

— Bien sûr.

1. Voir, du même auteur, *Dans les bois éternels*.

— Je ne sais pas si vous connaissez ce jeu chez vous, mais à Paris, cela existe. Attraper un oiseau, lui attacher les deux pattes avec trois centimètres de fil. Alors le pigeon ne peut plus avancer qu'à tout petits pas, et il ne peut plus voler. Il agonise lentement de faim et de soif. C'est le jeu. Et moi j'exècre ce jeu et je trouverai le gars qui s'est amusé avec celui-ci.

Adamsberg passa sous la grande porte de la Brigade, abandonnant la femme et Veyrenc sur le trottoir. La femme regardait fixement la chevelure du lieutenant, très brune et striée de mèches rousses choquantes.

— Il va vraiment s'occuper de ça ? demanda-t-elle, déconcertée. Mais c'est trop tard, vous savez. Votre commissaire avait plein de puces sur les bras. C'est la preuve que le pigeon n'a plus la force de s'occuper de lui.

Adamsberg confia l'oiseau au géant de l'équipe, le lieutenant Violette Retancourt, aveuglément confiant dans ses possibilités de soigner l'animal. Si Retancourt ne sauvait pas le pigeon, personne d'autre ne pourrait le faire. La très grande et grosse femme avait grimacé, ce qui n'était pas bon signe. L'oiseau était en mauvais état, la peau de ses pattes avait été sciée à force qu'il s'épuise à les dégager de la ficelle, qui s'était incrustée dans les chairs. Il était sous-alimenté et déshydraté, on allait voir ce qu'on pouvait faire, avait conclu Retancourt. Adamsberg hocha la tête, serrant brièvement les lèvres comme chaque fois qu'il croisait la cruauté. Et ce bout de ficelle en faisait partie.

Suivant Veyrenc, la petite femme passa devant l'immense lieutenant avec une déférence instinctive. La grosse femme entourait efficacement l'animal de tissu

mouillé. Plus tard, dit-elle à Veyrenc, elle s'attaquerait aux pattes, pour tenter d'en extirper la ficelle. Pris dans les larges mains de Violette Retancourt, le pigeon ne tentait pas un mouvement. Il se laissait faire, comme tout le monde l'aurait fait, aussi inquiet qu'admiratif.

La femme s'assit, plus pacifiée, dans le bureau d'Adamsberg. Elle était si étroite qu'elle n'occupait que la moitié de la chaise. Veyrenc se posa dans un angle, examinant les lieux qui lui avaient été familiers. Il lui restait trois heures et demie pour prendre une décision. Une décision déjà prise, selon Adamsberg, mais qu'il ne connaissait pas. En traversant la grande salle commune, il avait croisé le regard hostile du commandant Danglard, fouillant dans les classeurs. Ce n'était pas seulement ses vers que Danglard n'aimait pas, c'était lui.

III

La femme avait enfin accepté de donner son nom, et Adamsberg le notait sur une feuille quelconque, une négligence qui l'inquiéta. Peut-être le commissaire n'avait-il aucune intention de s'occuper d'elle.

— Valentine Vendermot, avec un « o » et avec un « t », répéta-t-il, tant il avait de difficultés avec les mots nouveaux, et plus encore avec les noms propres. Et vous venez d'Ardebec.

— D'Ordebec. C'est dans le Calvados.

— Vous avez donc des enfants ?

— Quatre. Trois garçons et une fille. Je suis veuve.

— Que s'est-il passé, madame Vendermot ?

La femme eut à nouveau recours à son gros sac, d'où elle sortit un journal local. Elle le déplia en tremblant légèrement et le posa sur la table.

— C'est cet homme. Il a disparu.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Michel Herbier.

— C'est un ami à vous ? Un parent ?

— Oh non. C'est bien le contraire.

— C'est-à-dire ?

Adamsberg attendit patiemment la réponse, qui semblait difficile à formuler.

— Je le déteste.

— Ah très bien, dit-il en prenant le journal.

En même temps qu'Adamsberg se concentrait sur le court article, la femme jetait des regards inquiets vers les murs, observant celui de droite, puis celui de gauche, sans qu'Adamsberg comprenne la raison de cette inspection. Quelque chose lui faisait peur à nouveau. Peur de tout. Peur de la ville, peur des autres, peur du qu'en-dira-t-on, peur de lui. Pas plus qu'il ne comprenait encore pourquoi elle était venue jusqu'ici lui parler de ce Michel Herbier, si elle le haïssait. L'homme, retraité, chasseur acharné, avait disparu de son domicile, avec sa mobylette. Après une semaine d'absence, les gendarmes étaient entrés chez lui pour un contrôle de sécurité. Le contenu de ses deux congélateurs, bourrés de gibiers de toutes sortes, avait été entièrement déversé sur le sol. C'était tout.

— Je ne peux pas m'en mêler, s'excusa Adamsberg en lui rendant le journal. Si cet homme a disparu, vous comprenez bien que c'est la gendarmerie locale qui est obligatoirement en charge. Et si vous savez quoi que ce soit, ce sont eux qu'il faut aller voir.

— C'est impossible, monsieur le commissaire.

— Vous ne vous entendez pas bien avec la gendarmerie locale ?

— C'est cela. C'est pour ça que le vicaire m'a donné votre nom. C'est pour ça que j'ai fait le voyage.

— Pour me dire quoi, madame Vendermot ?

La femme lissa sa blouse fleurie, baissant la tête. Elle parlait plus facilement si on ne la regardait pas.

— Ce qui lui est arrivé. Ou ce qui va lui arriver. Il est mort, ou bien il va mourir, si on ne fait rien.

— Apparemment, l'homme est simplement parti, puisque sa mobylette n'est plus là. On sait s'il a emporté des affaires ?

— Aucune, sauf un de ses fusils. Il a beaucoup de fusils.

— Alors il reviendra dans quelque temps, madame Vendermot. Vous savez bien que nous n'avons pas le droit de rechercher un homme adulte sous prétexte qu'il s'absente quelques jours.

— Il ne reviendra pas, commissaire. La mobylette, ça ne compte pas. Elle a disparu pour qu'on ne le cherche pas.

— Vous dites cela parce qu'on l'a menacé ?

— Oui.

— Il a un ennemi ?

— Sainte Mère, le plus affreux des ennemis, commissaire.

— Vous connaissez son nom ?

— Mon Dieu, on n'a pas le droit de le prononcer.

Adamsberg soupira, plus désolé pour elle que pour lui-même.

— Et selon vous, ce Michel Herbier aurait fui ?

— Non, il ne sait pas. Il est sûrement déjà mort. Il était *saisi*, vous voyez.

Adamsberg se leva et marcha quelques instants d'un mur à l'autre, enfonçant ses mains dans ses poches.

— Madame Vendermot, je veux bien vous écouter, je veux bien même alerter la gendarmerie d'Ordebec.

Mais je ne peux rien faire sans comprendre. Donnez-moi une seconde.

Il sortit de son bureau et rejoignit le commandant Danglard qui, très renfrogné, consultait toujours le classeur à dossiers. Parmi quelques autres milliards d'informations, Danglard stockait dans son cerveau presque tous les noms des chefs et sous-chefs des gendarmeries et des commissariats de France.

— Le capitaine de la gendarmerie d'Ordebec, cela vous dit quelque chose, Danglard ?

— Dans le Calvados ?

— Oui.

— C'est Émeri, Louis Nicolas Émeri. Il se prénomme Louis Nicolas en référence à son aïeul par la main gauche, Louis Nicolas Davout, maréchal d'Empire, commandant du 3e corps de la Grande Armée de Napoléon. Batailles d'Ulm, d'Austerlitz, d'Eylau, de Wagram, duc d'Auerstaedt et prince d'Eckmühl, du nom d'une de ses célèbres victoires.

— Danglard, c'est l'homme d'aujourd'hui qui m'intéresse, le flic d'Ordebec.

— Justement. Son ascendance compte beaucoup, il ne la laisse jamais oublier à personne. Il peut donc être hautain, fier, martial. Hormis cet héritage napoléonien, c'est un homme assez sympathique, un flic avisé, prudent, trop prudent peut-être. La quarantaine. Il ne s'est pas distingué dans ses précédentes affectations, dans la banlieue de Lyon je crois. Il se fait oublier à Ordebec. C'est paisible là-bas.

Adamsberg revint à son bureau, où la femme avait repris son observation minutieuse des murs.

— Ce n'est pas facile, je m'en rends compte, commissaire. C'est que, normalement, c'est interdit d'en parler, voyez-vous. Ça peut attirer des tracas affreux. Dites, vos rayonnages muraux, ils sont bien fixés au moins ? Parce que vous avez placé des documents lourds en haut et légers en bas. Ça pourrait bien s'effondrer sur les gens. Il faut toujours mettre le plus lourd en bas.

Peur des flics, peur de la chute des bibliothèques.

— Ce Michel Herbier, pourquoi le détestez-vous ?

— Tout le monde le déteste, commissaire. C'est une brute terrible, il a toujours été comme ça. Personne ne parle avec lui.

— Cela pourrait expliquer qu'il ait quitté Ordebec.

Adamsberg reprit le journal.

— Il est célibataire, dit-il, il est à la retraite, il a soixante-quatre ans. Pourquoi ne pas refaire sa vie ailleurs ? Il a de la famille quelque part ?

— Il a été marié dans un temps. Il est veuf.

— Depuis combien d'années ?

— Oh. Plus de quinze ans.

— Vous le croisez de temps en temps ?

— Je ne le vois jamais. Comme il habite un peu en dehors d'Ordebec, c'est facile de ne pas le rencontrer. Et ça arrange tout le monde.

— Mais des voisins se sont tout de même inquiétés pour lui.

— Oui, les Hébrard. C'est des braves gens. Ils l'ont vu partir vers les 6 heures du soir. Ils sont de l'autre côté de la petite route, vous voyez. Tandis que lui, il vit à cinquante mètres de là, tout enfoncé dans le bois Bigard, près de l'ancienne déchèterie. C'est humide comme tout là-dedans.

— Pourquoi se sont-ils inquiétés, s'ils l'ont vu s'en aller à mobylette ?

— Parce que d'habitude, quand il s'absente, il leur laisse la clef de la boîte aux lettres. Mais là, non. Et ils l'ont pas entendu rentrer. Et il y avait du courrier qui dépassait de sa boîte. Alors ça veut dire qu'Herbier était parti pour très peu de temps, et que quelque chose l'a empêché de revenir. Les gendarmes disent qu'on ne l'a pas trouvé dans un hôpital.

— Quand ils sont venus visiter la maison, le contenu des congélateurs était dispersé à travers la pièce.

— Oui.

— Pourquoi a-t-il toute cette viande ? Il a des chiens ?

— C'est un chasseur, il met son gibier dans des congélateurs. Il tue beaucoup de bêtes, et il ne partage pas.

La femme eut un petit frisson.

— Le brigadier Blériot – lui, il est assez gentil avec moi, pas comme le capitaine Émeri –, il m'a raconté la scène. C'était épouvantable, il a dit. Il y avait par terre une demi-laie, avec la tête tout entière, des cuissots de biche, des hases, des marcassins, des perdreaux. Tout cela jeté n'importe comment, commissaire. Cela pourrissait depuis des jours quand les gendarmes sont entrés. Avec cette chaleur, c'est dangereux, toute cette pourriture.

Peur des bibliothèques et peur des microbes. Adamsberg jeta un regard aux deux grands bois de cerf toujours posés au sol de son bureau, couverts de poussière. Le don somptueux d'un Normand, justement.

— Des hases, des biches ? Il est observateur, le brigadier. Il est chasseur lui aussi ?

— Oh non. On dit forcément « biche » ou « hase », parce qu'on sait comment il est, Herbier. C'est un chasseur dégoûtant, c'est un malfaisant. Il tue rien que des femelles et des jeunes, et puis des portées entières. Il tire même sur des femelles enceintes.

— Comment le savez-vous ?

— C'est tout le monde qui le sait. Herbier, il a été condamné une fois parce qu'il avait tué une laie suitée avec ses petits en livrée. Des faons aussi. Quelle misère. Mais sinon, comme il fait ça la nuit, Émeri ne met jamais la main dessus. Ce qui est sûr, c'est qu'aucun chasseur ne veut plus tirer avec lui depuis longtemps. Même les viandards, ils ne l'admettent plus. Il a été rayé de la Ligue de chasse de l'Ordebequet.

— Il a donc des dizaines d'ennemis, madame Vendermot.

— C'est-à-dire surtout que personne ne le fréquente.

— Vous pensez que des chasseurs voudraient le tuer ? C'est cela ? Ou bien des antichasseurs ?

— Oh non, commissaire. C'est bien autre chose qui l'a saisi.

Après avoir passé un moment assez fluide, la femme peinait à nouveau. Elle avait toujours peur, mais les bibliothèques ne semblaient plus l'inquiéter. C'était une frayeur résistante, profonde, qui retenait encore l'attention d'Adamsberg, alors que le cas d'Herbier ne nécessitait pas le voyage depuis la Normandie.

— Si vous ne savez rien, reprit-il d'un ton las, ou s'il vous est interdit de parler, je ne peux pas vous venir en aide.

Le commandant Danglard s'était posté dans l'embrasure de la porte et lui adressait des signes d'urgence.

On avait des nouvelles de la gamine, huit ans, qui s'était enfuie en forêt de Versailles après avoir fracassé une bouteille de jus de fruits sur le crâne de son grand-oncle. L'homme avait pu atteindre le téléphone avant de s'évanouir. Adamsberg fit comprendre à Danglard et à la femme qu'il clôturait. Les vacances d'été débutaient et, dans trois jours, la Brigade allait se vider d'un tiers de ses effectifs, on devait boucler les dossiers en cours. La femme comprit qu'elle n'avait plus beaucoup de temps. À Paris, on ne prend pas son temps, le vicaire l'avait prévenue, même si ce petit commissaire avait été gentil et patient avec elle.

— Lina, c'est ma fille, annonça-t-elle en hâte, et elle l'a vu. Herbier. Elle l'a vu deux semaines et deux jours avant sa disparition. Elle l'a raconté à son patron et, finalement, tout Ordebec l'a su.

Danglard classait à nouveau ses dossiers, une barre de contrariété froissant son grand front. Il avait vu Veyrenc dans le bureau d'Adamsberg. Qu'est-ce qu'il foutait là ? Il allait signer ? Rempiler ? La décision était pour ce soir. Danglard s'arrêta près de la photocopieuse et caressa le gros chat qui y était vautré, cherchant un réconfort dans son pelage. Les motifs de son antipathie envers Veyrenc n'étaient pas avouables. Une jalousie sourde et tenace, presque féminine, le besoin impérieux de l'écarter d'Adamsberg.

— Nous sommes obligés de nous dépêcher, madame Vendermot. Votre fille l'a vu et quelque chose lui a fait penser qu'il allait être tué ?

— Oui. Il hurlait. Et il y en avait trois autres avec lui. C'était la nuit.

— Il y a eu une bagarre ? À cause des biches et des faons ? Pendant une réunion ? Un dîner de chasseurs ?

— Oh non.

— Revenez demain ou plus tard, décida Adamsberg en se dirigeant vers la porte. Revenez quand vous pourrez parler.

Danglard attendait le commissaire, debout et maussade, calé sur l'angle de son bureau.

— On a la petite fille ? demanda Adamsberg.

— Les gars l'ont récupérée dans un arbre. Elle avait grimpé tout en haut, comme un jeune jaguar. Elle tient une gerbille dans les mains, elle ne veut pas la lâcher. La gerbille a l'air OK.

— Une gerbille, Danglard ?

— C'est un petit rongeur. Les gosses en sont fous.

— Et la petite ? Dans quel état ?

— À peu près comme votre pigeon. Crevant de faim, de soif et de fatigue. Elle est en soins. Une des infirmières refuse d'entrer à cause de la gerbille qui s'est cachée sous le lit.

— Elle explique son geste ?

— Non.

Danglard répondait de manière réticente, ruminant ses soucis. La journée n'était pas au bavardage.

— Elle sait que son grand-oncle s'en est tiré ?

— Oui, elle a paru soulagée et déçue. Elle vivait toute seule là-dedans avec lui depuis on ne sait quand, sans jamais avoir mis un pied à l'école. On n'est plus sûrs du tout que ce soit un grand-oncle.

— Bien, on délègue la suite à Versailles. Mais dites au lieutenant en charge de ne pas tuer la gerbille de la

petite. Qu'on la mette dans une cage et qu'on la nourrisse.

— C'est si urgent ?

— Évidemment, Danglard, c'est peut-être tout ce qu'elle a, cette enfant. Une seconde.

Adamsberg se hâta vers le bureau de Retancourt, qui s'apprêtait à imbiber les pattes du pigeon.

— Vous l'avez désinfecté, lieutenant ?

— Minute, répondit Retancourt. Fallait d'abord le réhydrater.

— Parfait, ne jetez pas la ficelle, je veux des prélèvements. Justin a prévenu le technicien, il arrive.

— Il m'a chié dessus, observa tranquillement Retancourt. Qu'est-ce qu'elle veut cette petite femme ? demanda-t-elle en faisant un signe vers le bureau.

— Dire un truc qu'elle ne veut pas dire. L'indécision incarnée. Elle s'en ira d'elle-même ou on la chassera à la fermeture.

Retancourt haussa les épaules, un peu dédaigneuse, l'indécision étant un phénomène étranger à son mode d'action. D'où chez elle une puissance de propulsion qui dépassait de loin celle des vingt-sept autres membres de la Brigade.

— Et Veyrenc ? Il hésite lui aussi ?

— Veyrenc est décidé depuis longtemps. Flic ou enseignant, que feriez-vous ? L'enseignement est une vertu qui aigrit. Le flicage est un vice qui enorgueillit. Et comme il est plus facile d'abandonner une vertu qu'un vice, il n'a pas le choix. Je pars voir le soi-disant grand-oncle à l'hôpital de Versailles.

— Qu'est-ce qu'on fait pour le pigeon ? Je ne peux pas le garder chez moi, mon frère est allergique à la plume.

— Votre frère est chez vous ?

— Provisoirement. Il a perdu son boulot, il a volé une caisse de boulons au garage, et des burettes d'huile.

— Vous pouvez venir le déposer chez moi ce soir ? L'oiseau ?

— Ça ira, bougonna Retancourt.

— Faites attention, il y a des chats qui vadrouillent dans le jardin.

La main de la petite femme se posait, timide, sur son épaule. Adamsberg se retourna.

— Cette nuit-là, dit-elle lentement, Lina a vu passer l'Armée furieuse.

— Qui ?

— L'Armée furieuse, répéta la femme à voix basse. Et Herbier y était. Et il criait. Et trois autres aussi.

— C'est une association ? Quelque chose autour de la chasse ?

Mme Vendermot regarda Adamsberg, incrédule.

— L'Armée furieuse, dit-elle à nouveau tout bas. La Grande Chasse. Vous ne connaissez pas ?

— Non, dit Adamsberg en soutenant son regard stupéfait. Revenez une autre fois, vous m'expliquerez cela.

— Mais vous ne connaissez même pas son nom ? La *Mesnie Hellequin* ? chuchota-t-elle.

— Je suis désolé, répéta Adamsberg en revenant avec elle dans son bureau. Veyrenc, l'armée curieuse, vous connaissez cette bande ? demanda-t-il tout en empochant ses clefs et son portable.

— Furieuse, corrigea la femme.

— Oui. La fille de Mme Vendermot a vu le disparu avec elle.

— Et d'autres, insista la femme. Jean Glayeux et Michel Mortembot. Mais ma fille n'a pas reconnu le quatrième.

Un air de surprise intense passa sur le visage de Veyrenc, qui sourit ensuite légèrement, relevant sa lèvre. Comme un homme à qui on apporte un cadeau très inattendu.

— Votre fille l'a vraiment vue ? demanda-t-il.

— Bien sûr.

— Où cela ?

— Là où elle passe chez nous. Sur le chemin de Bonneval, dans la forêt d'Alance. Elle a toujours passé là.

— C'est en face de chez elle ?

— Non, on est à plus de trois kilomètres.

— Elle était allée la voir ?

— Non, surtout pas. Lina est une fille très raisonnable, très sensée. Elle y était, c'est tout.

— La nuit ?

— C'est toujours la nuit qu'elle passe.

Adamsberg entraînait la petite femme hors du bureau, lui demandant de revenir le lendemain ou de lui téléphoner une prochaine fois, quand tout cela serait plus clair dans son esprit. Veyrenc le retint discrètement, mâchonnant un stylo.

— Jean-Baptiste, demanda-t-il, vraiment, tu n'as jamais entendu parler de ça ? De l'Armée furieuse ?

Adamsberg secoua la tête, coiffant rapidement ses cheveux avec ses doigts.

— Alors questionne Danglard, insista Veyrenc. Ça l'intéressera beaucoup.

— Pourquoi ?

— Parce que, pour ce que j'en sais, c'est l'annonce d'une secousse. Peut-être d'une sacrée secousse.

Veyrenc eut à nouveau un léger sourire et, comme soudain décidé par l'intrusion de cette *Armée furieuse*, il signa.

IV

Quand Adamsberg rentra chez lui, plus tard que prévu – tant le grand-oncle avait donné du fil à retordre –, son voisin, le vieil Espagnol Lucio, pissait bruyamment contre l'arbre du petit jardin, dans la chaleur du soir.

— Salut, hombre, dit le vieux sans s'interrompre. Un de tes lieutenants t'attend. Une très grosse bonne femme, haute et large comme une tour. Ton gamin lui a ouvert.

— Ce n'est pas une grosse bonne femme, Lucio, c'est une déesse, une déesse polyvalente.

— Ah c'est elle ? dit Lucio en réajustant son pantalon. Celle dont tu parles tout le temps ?

— Oui, la déesse. Alors forcément, elle ne peut pas ressembler à tout le monde. Tu sais ce que c'est, toi, l'Armée curieuse ? Tu connais ce nom ?

— Non, hombre.

Le lieutenant Retancourt et le fils d'Adamsberg, Zerk – de son vrai nom Armel, mais le commissaire ne s'y était pas encore habitué, depuis sept semaines seulement qu'il le connaissait –, étaient tous deux dans la cuisine,

penchés, cigarette aux lèvres, sur un panier tapissé de coton. Ils ne tournèrent pas la tête quand Adamsberg entra.

— T'as pigé ou non ? disait Retancourt au jeune homme, sans ménagement. Tu mouilles des petits bouts de biscotte, pas gros, et tu lui enfiles tout doucement dans le bec. Ensuite quelques gouttes d'eau, à la pipette, pas trop au début. Tu y ajoutes une goutte de ce flacon. C'est un fortifiant.

— Toujours vivant ? s'informa Adamsberg, qui se sentit curieusement étranger dans sa propre cuisine, envahie par la grande femme et ce fils inconnu de vingt-huit ans.

Retancourt se redressa, posant ses mains à plat sur ses hanches.

— Ce n'est pas sûr qu'il passe la nuit. Bilan, j'ai mis plus d'une heure à désincruster la ficelle de ses pattes. Ça l'avait entaillé jusqu'à l'os, il a dû tirer là-dessus pendant des jours. Mais ce n'est pas cassé. C'est désinfecté, faut refaire le pansement tous les matins. La gaze est là, dit-elle en frappant une petite boîte sur la table. Il a eu un produit antipuce, ça devrait le soulager de ce côté.

— Merci, Retancourt. Le gars a pris la ficelle ?

— Oui. Ça n'a pas été sans mal, parce que le labo n'est pas payé pour analyser des ficelles de pigeons. C'est un mâle, au fait. C'est Voisenet qui l'a dit.

Le lieutenant Voisenet était passé à côté de sa vocation de zoologue, suivant les ordres impérieux d'un père qui l'avait flanqué dans la police sans discussion. Voisenet était avant tout spécialisé dans les poissons, marins et surtout fluviaux, et les revues d'ichtyologie

recouvraient sa table. Mais il était très calé dans beaucoup d'autres domaines fauniques, des insectes aux chauves-souris en passant par les gnous, et cette science le détournait partiellement des obligations de sa charge. Le divisionnaire, alerté de ce dérapage, avait adressé un avertissement, comme il l'avait déjà fait pour le lieutenant Mercadet, qui souffrait d'hypersomnie. Mais qui dans cette Brigade, se demandait Adamsberg, n'était pas à sa façon détourné ? Sinon Retancourt, mais dont les capacités et l'énergie déviaient elles aussi de la route ordinaire.

Après le départ du lieutenant, Zerk resta debout, les bras ballants, le regard fixé sur la porte.

— Elle t'a fait une certaine impression, non ? dit Adamsberg. Ça le fait à tout le monde la première fois. Et toutes les fois suivantes aussi.

— Elle est très belle, dit Zerk.

Adamsberg regarda son fils d'un air étonné, car la beauté n'était sûrement pas le caractère premier de Violette Retancourt. Ni la grâce, ni la nuance, ni l'amabilité. Elle était en tout point opposée à la délicatesse charmante et fragile qu'évoquait son prénom. Bien que son visage fût finement dessiné, mais encadré par de larges joues et de puissants maxillaires fixés sur un cou de taureau.

— Comme tu veux, acquiesça Adamsberg, qui ne souhaitait pas discuter les goûts d'un jeune homme qu'il ne connaissait pas encore.

Au point de n'être pas encore fixé sur son intelligence. En possédait-il, ou non ? Ou un peu ? Une chose rassurait le commissaire. C'est que la plupart des gens n'étaient toujours pas fixés sur sa propre intelligence,

et pas même lui. Il ne se posait pas de questions sur cette intelligence, pourquoi donc l'aurait-il fait pour celle de Zerk ? Veyrenc assurait que le jeune homme était doué, mais Adamsberg n'avait pas encore remarqué en quoi.

— L'Armée curieuse, cela te dit quelque chose ? demanda Adamsberg en déposant précautionneusement le panier du pigeon sur le buffet.

— La quoi ? demanda Zerk, qui commençait à mettre le couvert, plaçant les fourchettes à droite et les couteaux à gauche, comme son père.

— Non, laisse. On va demander cela à Danglard. Cela fait partie de ce que j'ai enseigné à ton frère dès ses sept mois. Ce que je t'aurais enseigné si je t'avais connu à cet âge. Il y a trois règles à retenir, Zerk, et avec cela tu es sauvé : quand on ne peut pas aller au bout de quelque chose, il faut demander à Veyrenc. Quand on ne parvient pas à faire quelque chose, il faut demander à Retancourt. Et quand on ne connaît pas quelque chose, il faut demander à Danglard. Assimile bien cette trilogie. Mais Danglard sera particulièrement renfrogné ce soir, je ne sais pas si on pourra en tirer quelque chose. Veyrenc réintègre la Brigade et ça ne va pas lui plaire. Danglard est une fleur de luxe, et comme tout objet rare, il est fragile.

Adamsberg appela son plus vieil adjoint pendant que Zerk servait le dîner. Du thon vapeur aux courgettes et tomates, du riz, des fruits. Zerk avait demandé à habiter chez son nouveau père pour un temps et le contrat passé était qu'il prenne en charge le repas du soir. Un contrat léger, car Adamsberg était à peu près indifférent à ce

qu'il mangeait, pouvant avaler éternellement le même plat de pâtes, de même qu'il se vêtait de manière invariable, veste et pantalon de toile noire, quel que soit le temps.

— Danglard sait réellement tout ? demanda le jeune homme en fronçant ses sourcils, aussi embroussaillés que ceux de son père, qui formaient comme un abri rustique au-dessus de son regard vague.

— Non, il y a beaucoup de choses qu'il ne sait pas. Il ne sait pas trouver une femme, mais il a une nouvelle amie depuis deux mois, c'est un événement exceptionnel. Il ne sait pas trouver l'eau mais il repère très bien le vin blanc, il ne sait pas contraindre ses peurs ni oublier la masse de ses questions, qui s'accumulent en un tas effarant qu'il parcourt sans relâche comme un rongeur son terrier. Il ne sait pas courir, il ne sait pas regarder la pluie tomber, ni le fleuve couler, il ne sait pas négliger les soucis de la vie, et pire, il les crée par avance pour qu'ils ne le surprennent pas. Mais il sait tout ce qui n'est pas à première vue utile. Toutes les bibliothèques du monde sont entrées dans la tête de Danglard, et il reste encore beaucoup de place. C'est quelque chose de colossal, d'inouï, c'est quelque chose que je ne peux pas te décrire.

— Et si cela ne sert pas à première vue ?

— Alors nécessairement, cela sert à deuxième ou à cinquième vue.

— Ah bien, dit Zerk, apparemment satisfait de la réponse. Moi, je ne sais pas ce que je sais. Que crois-tu que je sais ?

— La même chose que moi.

— C'est-à-dire ?

— Je ne sais pas, Zerk.

Adamsberg leva une main pour lui faire signe qu'il avait enfin Danglard en ligne.

— Danglard ? Tout le monde dort chez vous ? Vous pouvez faire un saut à la maison ?

— Si c'est pour m'occuper du pigeon, c'est hors de question. Il est couvert de puces et j'ai un très mauvais souvenir des puces. Et je n'aime pas leur tête vue au microscope.

Zerk consulta l'heure aux montres de son père. 21 heures. Violette avait ordonné de nourrir et d'abreuver le pigeon toutes les heures. Il détrempa des fragments de biscotte, remplit la pipette d'eau, y ajouta une goutte du fortifiant, et se mit à la tâche. L'animal gardait les yeux clos mais acceptait la nourriture que le jeune homme entonnait dans son bec. Zerk soulevait doucement le corps du pigeon, comme Violette le lui avait montré. Cette femme lui avait donné un choc. Il n'aurait jamais pensé qu'une telle créature pût exister. Il revoyait ses grandes mains qui maniaient habilement l'oiseau, ses cheveux blonds et courts penchés vers la table, qui bouclaient sur sa nuque large, couverte d'un léger duvet blanc.

— Zerk se charge du pigeon. Et il n'a plus de puces. Retancourt a réglé le problème.

— Et donc ?

— C'est un truc qui me tracasse, Danglard. La petite femme en blouse fleurie qui était chez nous tout à l'heure, vous l'avez remarquée ?

— Si on veut. Un cas spécial d'inconsistance, d'évanescence physique. Elle s'envolerait si on lui soufflait dessus, comme les akènes d'un pissenlit.

— Les akènes, Danglard ?

— Les fruits du pissenlit, qui sont portés par les parachutes duveteux. Vous n'avez jamais soufflé dessus étant petit ?

— Évidemment. Tout le monde a soufflé sur des pissenlits. Mais je ne savais pas que ça s'appelait des akènes.

— Si.

— Mais à part son parachute duveteux, Danglard, la petite femme était transie d'effroi.

— Pas remarqué.

— Si, Danglard. De la terreur à l'état pur, de la terreur venue du fin fond du puits.

— Elle vous a dit pourquoi ?

— Il semble qu'il lui soit interdit d'en parler. Sous peine de mort, je suppose. Mais elle m'a donné une indication à voix basse. Sa fille a vu passer l'Armée curieuse. Vous savez ce qu'elle entend par là ?

— Non.

Adamsberg fut cruellement déçu, presque humilié, comme s'il venait de rater une expérience devant son fils, de faillir à sa promesse. Il croisa le regard soucieux de Zerk et lui assura d'un signe que la démonstration n'était pas finie.

— Veyrenc a l'air de savoir de quoi il retourne, continua Adamsberg, il m'a conseillé de vous consulter.

— Ah oui ? dit Danglard d'un ton plus vif, le nom de Veyrenc semblant l'agiter comme l'arrivée d'un frelon. Qu'a-t-il entendu, précisément ?

— Que sa fille a vu passer l'Armée curieuse, la nuit. Et qu'avec cette bande, la fille – elle s'appelle Lina – a vu aussi un chasseur et trois autres types. Le chasseur a disparu depuis plus d'une semaine et la petite femme pense qu'il est mort.

— Où ? Où l'a-t-elle vue ?

— Sur un chemin près de chez eux. Vers Ordebec.

— Ah, dit Danglard qui s'anima réellement, comme chaque fois que ses connaissances étaient sollicitées, comme chaque fois qu'il pouvait s'immerger puis se rouler d'aise dans les tréfonds de son savoir. Ah, l'Armée furieuse. Pas curieuse.

— Pardon. Furieuse.

— C'est bien ce qu'elle a dit ? La Mesnie Hellequin ?

— Oui, elle a prononcé un nom comme ça.

— La Grande Chasse ?

— Aussi, dit Adamsberg en adressant un clin d'œil victorieux à Zerk, comme un type qui vient de ferrer un grand espadon.

— Et cette Lina a vu ce chasseur avec la troupe ?

— Exactement. Il criait, paraît-il. Et les autres aussi. Un groupe apparemment alarmant, la petite femme au parachute duveteux a l'air de penser que ces hommes sont en danger.

— Alarmant ? dit Danglard en s'amusant brièvement. Ce n'est pas le mot, commissaire.

— C'est ce que dit aussi Veyrenc. Qu'avec cette bande, on risque une sacrée secousse.

Adamsberg avait à nouveau cité le nom de Veyrenc, volontairement, non pas pour blesser Danglard mais pour le réhabituer à la présence du lieutenant aux mèches rousses parmi eux, pour le désensibiliser en lui injectant son nom à doses faibles et répétées.

— Secousse intérieure seulement, nuança Danglard un ton plus bas. Rien d'urgent.

— Veyrenc n'a pas su m'en dire plus. Passez boire un verre. Zerk a fait des réserves pour vous.